

# Carlos PRADAL

**Carlos Pradal est un vrai peintre.**

L'adjectif est ici employé à dessein. Non pas qu'il y ait de faux peintres, ou de fausses peintures ! Encore que...

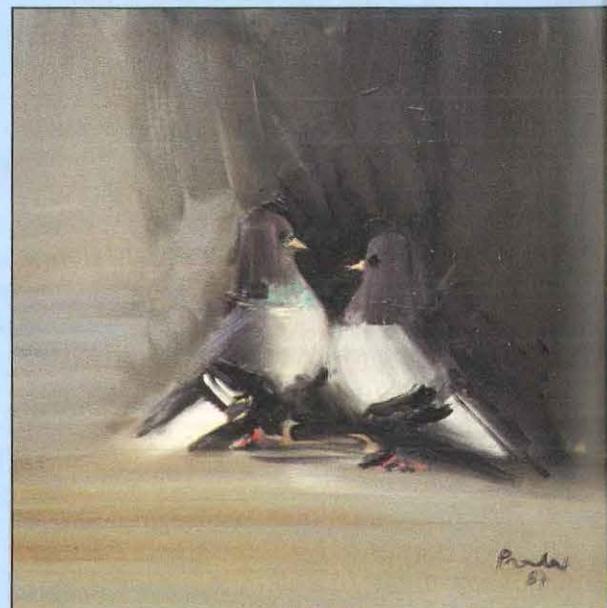
Mais je veux signifier, par ce qualificatif, la totalité de son engagement. D'abord, le choix d'une vie qui, sans la peinture, n'aurait plus, pour lui, de raison d'être. La rigueur d'un métier exercé sans concession aucune à la facilité, avec le mépris de l'argent, ce qui va souvent de pair. Le besoin enfin de recommencer, devant la toile blanche, chaque fois la même lutte.

Dépasser la réalité ! Puisque c'est bien de cela dont il s'agit dans cette œuvre, bâtie touche après touche, toile après toile, thème après thème, sans jamais en interrompre le rythme.

« Tu vois ce bol, ce pichet et ces oignons. Eh bien, il faut que dans ma toile, j'en donne une présence plus forte que leur réalité. Sinon, j'ai perdu... » me disait-il un jour.

Cette toile peinte, on l'appelle *Nature morte* ! Morte, en effet, la nature qui a été peinte. Morte dans sa réalité. Morte du combat que lui a livré le peintre pour la faire vivre au-delà d'elle-même et l'offrir à toute une suite de regards vivants.

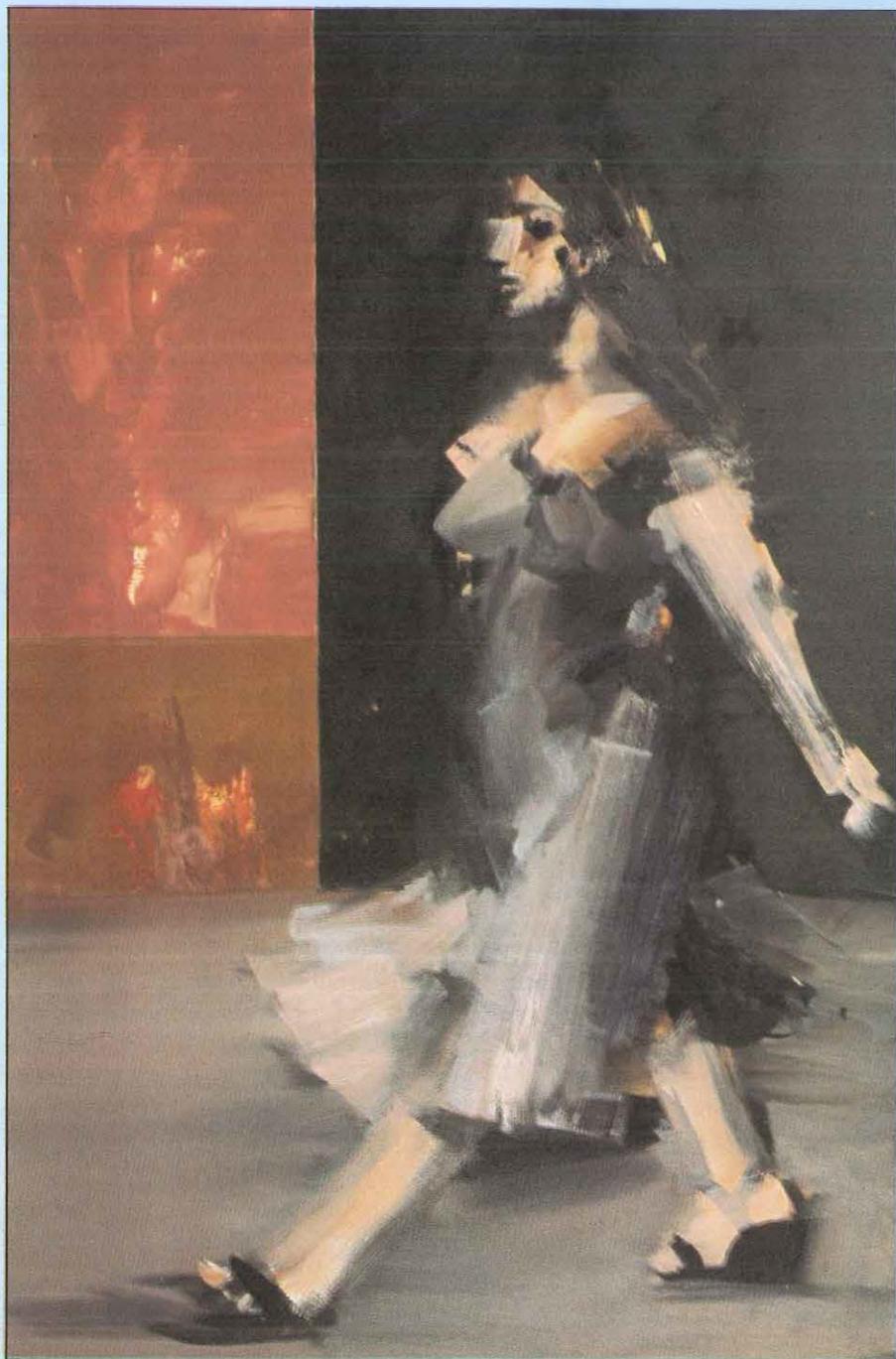
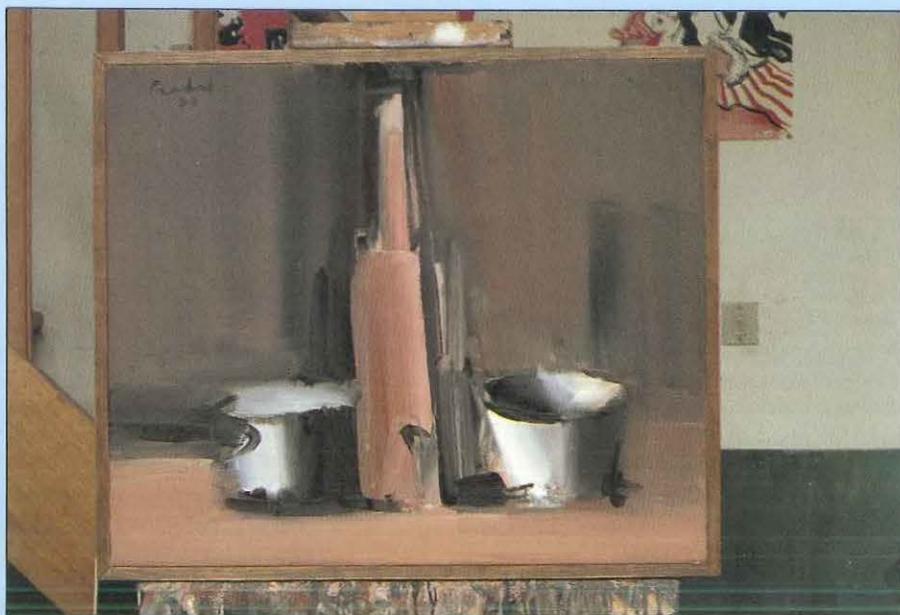
Si j'en parle, c'est qu'avec les portraits, ces natures non pas *mortes* mais *réelles* sont, par-delà toutes les périodes à thème, constamment présentes dans l'œuvre de Pradal. Et, à travers elles, cette volonté de dépasser la mort des choses et des êtres, comme un des fondements du caractère espagnol.



« La réalité objective, il faut la plier soigneusement, comme on plie un drap, et l'enfermer dans un placard une fois pour toutes » disait un jour Picasso à Brassäi. Et Picasso, lui aussi, était espagnol !

Car la peinture de Pradal vient de loin. De la terre d'Espagne d'abord. Mieux, de cette Andalousie aride qui est celle d'Almería, ville dont son père, Gabriel, fut député de la République. Mais, générosité et espoir furent anéantis dans une guerre de la haine. Ce premier combat perdu marqua à jamais l'enfant de sept ans qui dut fuir devant les fusils fascistes. Et il gardera, pour la vie entière, la couleur rouge d'un monde plus juste, ancrée au fond de lui.

A Toulouse, l'exil et son absence de terre ont fait l'adolescent. Jusqu'à ce que vienne le besoin des pinceaux pour, sans doute, se refaire une terre, la *Tierra santa* de l'origine que nous offre cette peinture irrémédiablement espagnole.



En effet, rien dans la palette, les sujets, la touche et la lumière ne peut faire douter de sa parenté avec les Goya, Zurbaran ou Gréco qu'il met au-dessus de tous. Car, c'est sans doute par la peinture, la littérature et la poésie que l'Espagne, de siècle en siècle, a le mieux défini son identité aux yeux de l'humanité.

« Je pense que les Espagnols ne croient qu'en la matière, me disait-il une autre fois. Mais ils demandent beaucoup, jusqu'à ce qu'elle devienne, pratiquement, esprit ! Quevedo termine un de ses sonnets amoureux en disant : Mes os redeviendront poussière, mais poussière amoureuse. »

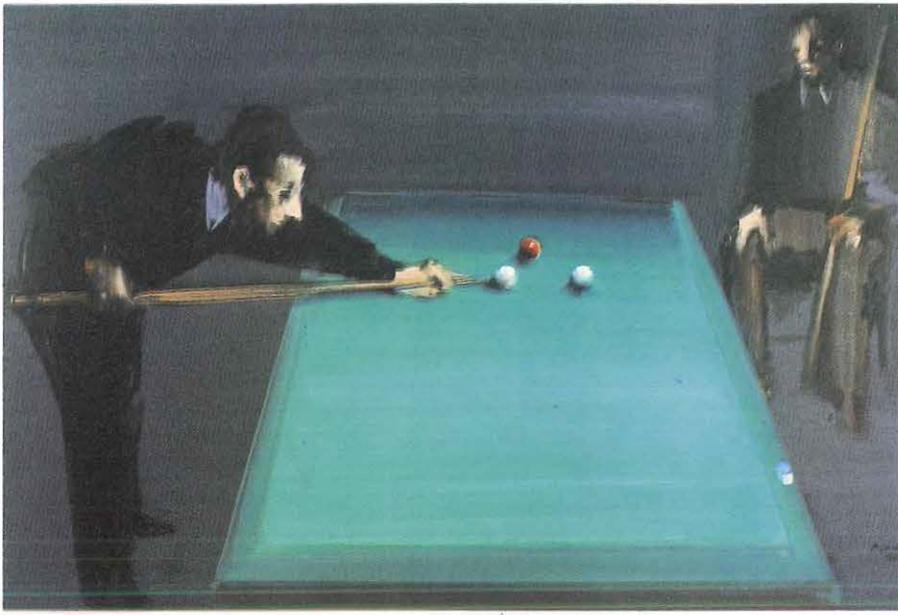
Et, c'est dans cette tradition espagnole que Pradal bâtit son œuvre, inexorablement, l'exil au fond de lui.

De *natures réelles* en portraits est venue une fascination pour les quartiers de viande. Des portraits encore : les amis, les parents... Puis, toujours quelques cruches et pots avec lesquels la lutte ne doit pas faiblir...

Vinrent les passantes, ces femmes qui marchent dans la rue comme si elles savaient où elles vont.

Deux œufs avec un bol. Des oignons sur fond noir... En 1972, c'est la découverte, autour des Halles où il habite, des *pigeons* de Paris et de l'infinité des gris offerts à sa palette. Plus tard, c'est la passion du *billard* qui impose cette lumière basse où les profils se découpent au couteau sur le vert du tapis.

Des portraits, toujours, parmi lesquels Picasso, Pascal, Miguel Hernandez... des autoportraits aussi ; un chou, un paquet de Gauloises, tout ce qui le touche et peut chaque jour l'aider à entretenir sa lutte de peintre pour atteindre le lendemain.



1975, c'est le retour en Espagne et les premiers ser-  
rements de cœur sur la terre d'Almería.

Ce voyage d'été sera désormais annuel et la vision  
de l'incomparable lumière andalouse l'incitera à  
peindre ces scènes de la vie quotidienne qui n'ont  
pas changé depuis la fuite de l'enfant.

Une redécouverte du *flamenco* et de ce mal de  
vivre qu'il sait dire entre les cordes nous vaudra  
une impressionnante série de toiles où les chan-  
teurs nous livrent ce cri venant du plus profond  
d'une terre où même l'eau manque.

Lorsque nous fut donnée, en 1986, la chance de voir  
au musée des Augustins de Toulouse, vingt-cinq  
ans de peinture rassemblés en cent quatre-vingts  
toiles, nous avons pu mesurer à quel point l'enga-  
gement du peintre était lié à ce qu'il a vécu et à ce  
qu'il est.

Bref, c'est bien de la réalité de sa vie que Carlos Pra-  
dal fait sa propre réalité picturale à laquelle, comme  
tous les peintres, il tente de croire.

Car je pense que le *vrai peintre* pose la même ques-  
tion à chaque toile blanche et cherche cette hypo-  
thétique réponse qui lui permettra de vivre jusqu'à  
la prochaine toile blanche. Sachant qu'il n'y a, sans  
doute, pas d'autre réponse que ce que répond la  
toile peinte.

J'en veux pour preuve la phrase choisie par Carlos  
pour mettre en épigraphe du livre que lui consa-  
cent les éditions Privat à Toulouse : « *Je passerai  
ma vie, luttant avec le mystère. Sans aucun espoir  
de le pénétrer. Mais cette lutte est ma nourriture et  
ma consolation. Oui, ma consolation !.. Je me suis  
habitué à trouver un espoir dans le désespoir lui-  
même.* »

*Miguel de Unamuno*



La vie est ce qu'elle est ! Notre pouvoir d'agir sur  
elle est souvent bien inférieur à ce que l'on peut  
penser. A défaut d'en faire quelque chose, il faut  
faire. Avancer à sa mesure dans le sillon où l'on a  
mis le soc.

Conscient de l'irréparable défaite de l'espoir  
humain, chaque jour Pradal se rend à son atelier en  
se récitant cette phrase entre deux bouffées de  
cigarette. Puis, il prend ses pinceaux et se réinvente  
une lumière.

Je vous le disais bien, mon ami Carlos est un *vrai  
peintre.*



Michel DIEUZAIDE